

Apparus à la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. à Athènes, les sophistes ont eu très vite mauvaise réputation. Leur enseignement non traditionnel a été considéré comme une des causes de la défaite d'Athènes contre Sparte (guerre du Péloponnèse), puis de sa décadence. Les attaques de Platon ont laissé d'eux une image négative. Il leur est principalement reproché d'avoir abandonné la recherche de la vérité au profit de la manipulation des opinions. Mais on peut aussi les considérer comme les Voltaire ou les Diderot de l'Antiquité.

### DOCUMENT

Qui étaient donc ces gens, que nous appelons encore aujourd'hui les sophistes ?

Le mot même désigne des professionnels de l'intelligence. Et ils entendaient bel et bien enseigner à s'en servir. Ce n'étaient pas des «sages», ou *sophoi*, mot qui ne désigne pas une profession, mais un état. Ce n'étaient pas non plus des «philosophes», mot qui suggère une patiente aspiration au vrai, plutôt qu'une optimiste confiance en sa propre compétence. Ils connaissaient les procédés et pouvaient les transmettre. Ils étaient des maîtres à penser, des maîtres à parler. [...]

### Le pouvoir d'enseigner

Ces professeurs surgirent de tous les coins de la Grèce, à peu près à la même époque. Et tous enseignèrent un temps à Athènes : c'est là seulement que nous les rencontrons et les connaissons. Les plus grands furent Protagoras qui venait d'Abdère, dans le Nord, en bordure de la Thrace, Gorgias qui venait de Sicile, Prodicos, qui venait de la petite île de Céos, Hippias, qui venait d'Élis, dans le Péloponnèse, Thrasymaque qui venait de Chalcédoine, en Asie Mineure. [...]

Jusque-là, l'éducation avait été celle d'une cité aristocratique où les vertus se transmettaient par l'héritage et par l'exemple : les sophistes apportaient une éducation intellectuelle, qui devait permettre à chacun, pourvu qu'il pût payer, de se distinguer dans la Cité.

Ils étaient en effet si sûrs de l'efficacité de leurs leçons qu'ils se faisaient payer. Quand nous signalons le fait de nos jours, cela paraît une banalité. Or ce fut un petit scandale. Ils vendaient la compétence intellectuelle. Ils la vendaient même fort cher.

Le principe paraissait étonnant : dès l'*Apologie*, le Socrate de Platon ironise sur cet aspect et, faussement admiratif pour Gorgias, Prodicos et Hippias, il s'écrie : «Quels maîtres que ceux-là, juges, qui vont de ville en

ville, et savent attirer maints jeunes gens, quand ceux-ci pourraient, sans rien payer, s'attacher à tel ou tel de leurs concitoyens qu'ils auraient choisis ! » (1-9e).

De plus, les prix étaient élevés. Si Socrate parle pour Prodicos, d'une modeste leçon à une drachme, il en signale de plus importantes à cinquante drachmes, et cela paraissait énorme. On se rappellera que la fameuse indemnité journalière pour les citoyens servant comme juges – indemnité qui paraît si démagogique à l'époque et eut tant de répercussions – était de deux, puis de trois oboles, c'est-à-dire une demi-drachme.

### Le pouvoir de parler

Que voulaient-ils faire ? D'abord, ils voulaient enseigner à parler en public, à défendre ses idées à l'assemblée du peuple au tribunal ; ils étaient donc en premier ressort des maîtres de rhétorique. Car à ce moment où tout, les procès, l'influence politique et les décisions de l'État, dépendait du peuple, qui lui-même dépendait de la parole, il devenait essentiel de savoir parler en public, argumenter, et conseiller ses concitoyens dans le domaine de la politique. Cela faisait tout et fournissait la clef d'une action efficace. Ainsi s'expliquent des divergences dans les définitions qui sont surtout affaire de nuances : il se trouve, en effet, que Gorgias se définit, dans Platon, comme un maître de rhétorique et Protagoras comme quelqu'un qui enseigne la politique. L'un parle (dans le *Gorgias* de Platon, 449a) de l'art rhétorique (*rhetorikè technè*) tout en admettant qu'il s'agit en fin de compte des décisions des tribunaux et de l'Assemblée. L'autre admet qu'il enseigne l'art politique (*politikè technè*) : c'est dans le *Protagoras* de Platon (319a) ; il précise même qu'il s'agit de savoir bien administrer ses affaires et celles de la Cité, mais l'art de se décider soi-même et de conseiller autrui repose sur la compétence à argumenter.



Eugène Delacroix, *Démotène harangue les flots de la mer*, 1843, coupole de la bibliothèque du Palais Bourbon.

Protagoras a beaucoup écrit sur l'argumentation. Il est certain que la différence de définition exprime une orientation diverse chez les deux hommes; mais il est également certain que rhétorique et politique sont liées de façon étroite [...].  
 Pourtant, ce but éminemment pratique n'était pas le seul; ni cette double discipline la seule perspective neuve qu'apportaient ces personnages. En effet, de bien administrer ses affaires et celles de son pays, de bien administrer la cité suppose un contenu intellectuel, une sagesse et une expérience nées de la pratique de bien mener ses idées. Ce contenu intellectuel n'était, inséparable de la rhétorique même, et cela pour deux raisons.

### Le pouvoir d'argumenter

D'abord il est clair que savoir, à coups d'arguments, analyser une situation peut servir aussi bien à prendre parti soi-même qu'à convaincre les autres. Protagoras semble tenir l'idée pour évidente; un peu plus tard Socrate devait l'énoncer en toutes lettres et non sans modestie, dans l'éloge de la parole qui est répété à deux reprises dans son œuvre (dans le *Nicochlès*, 5-9, et dans le discours *Sur l'échange*, 253-257): «Les motifs de croyance par lesquels, en parlant, nous persuadons les autres sont les mêmes qui nous servent dans nos réflexions personnelles: nous appelons bons orateurs les hommes capables de s'adresser à la masse, mais nous appelons hommes de bon conseil ceux qui savent le mieux débattre des questions en eux-mêmes.»

De plus, cette possibilité d'analyser une situation suppose un certain nombre d'observations et de connaissances, résumées dans des lieux communs susceptibles de s'appliquer en diverses circonstances. Toute argumentation repose en effet sur des vraisemblances, ce qui implique, tout ensemble, une logique et des vues claires sur les conduites humaines habituelles, acceptées et raisonnables. Toute démonstration, de droit ou de politique, se fonde sur l'idée de telles vraisemblances. Était-il normal, dans telle situation, de choisir le parti que l'on a choisi? Était-il normal, sous telle pression, de commettre la faute que l'on a commise? Est-il normal, si l'on adopte telle solution, de s'attendre à un succès? Tels étaient les types de raisonnement qu'il fallait toujours apprendre à pratiquer. Et toute une science des comportements humains – une *technè*, cette fois encore – se glisse ainsi dans le sillage de la rhétorique et de la politique. [...]

On peut penser que, dans ces débats au cours desquels on retournait les responsabilités, les arguments

et les critiques, l'habitude se formait de toujours considérer la possibilité d'une thèse contraire, et par suite de tout critiquer, de tout remettre en question. Cette habitude lançait l'esprit sur des voies nouvelles: au principe du respect des règles succédait leur contestation. Et le fait est que, dans le monde intellectuel des sophistes où rien n'était plus accepté *a priori*, le seul critère sûr devint donc l'expérience humaine, immédiate et concrète. Les dieux, les traditions, les souvenirs mythiques ne comptaient plus: nos jugements, nos sensations, nos intérêts constituaient désormais le seul critère certain. «L'homme, disait Protagoras, est la mesure de toutes choses.»

Jacqueline de Romilly, *Les Grands Sophistes dans l'Athènes de Périclès*, 1988, Éd. de Fallois, p. 17 sq.

### QUESTIONS

- 1• Énumérez les caractéristiques qui définissent les sophistes.
- 2• Depuis Platon, qui les a combattus, les sophistes ont mauvaise réputation. Pourquoi ce jugement est-il en partie justifié? Pourquoi est-il injuste?
- 3• D'après le texte, pouvez-vous préciser en quoi philosophie et sophistique se ressemblent? En quoi s'opposent-elles?

### Passerelles

- › Chapitre 7 : Le langage, p. 166.
- › Textes : Protagoras, p. 232 ; Gorgias et Calliclès, p. 98, p. 450 ; Critias, p. 264.